La question du « touranisme » des Russes

Contribution à une histoire des échanges intellectuels Allemagne --
France -- Russie au XIXe siècle

Marlène Laruelle

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/8684>

DOI : 10.4000/monderusse.8684

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 241-266

ISBN : 2-7132-2008-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Marlène Laruelle, « La question du « touranisme » des Russes », *Cahiers du monde russe* [En ligne],
45/1-2 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 02 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8684> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8684>

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_451&ID_ARTICLE=CMR_451_0241

La question du « touranisme » des Russes. Contribution à une histoire des échanges intellectuels Allemagne -- France -- Russie au XIXe siècle

par MARLÈNE LARUELLE

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2004/1-2 - Vol 45

ISSN 1252-6576 | ISBN 2713220084 | pages 241 à 266

Pour citer cet article :

—LARUELLE M., La question du « touranisme » des Russes. Contribution à une histoire des échanges intellectuels Allemagne -- France -- Russie au XIXe siècle, *Cahiers du monde russe* 2004/ 1-2, Vol 45, p. 241-266.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MARLÈNE LARUELLE

LA QUESTION DU « TOURANISME » DES RUSSES

Contribution à une histoire des échanges intellectuels
Allemagne — France — Russie au XIX^e siècle

Au XIX^e siècle, le monde slave constitue un objet central des discours politiques et scientifiques et se trouve au cœur de l'une des principales problématiques européennes du moment, le principe des nationalités. La place de la Russie en Europe et son droit à l'ingérence dans les affaires occidentales ont occupé une bonne part des discussions politiques du siècle, avec les conséquences des multiples partages de la Pologne, les rebondissements balkaniques de la célèbre Question d'Orient, les réflexions sur le devenir de l'Empire habsbourgeois et les jeux d'alliance successifs entre Autriche, Prusse et France.

Les débats russes sur le degré et le mode d'euroanéité de l'empire des Romanov ne sont que rarement mis en relation avec les événements historiques qui leur sont contemporains. Il semble pourtant qu'on ne puisse y réfléchir qu'en se souvenant, par exemple, de l'émoi occidental lors de l'écrasement du soulèvement polonais de 1863, ou bien encore des revendications ukrainiennes pour un droit à l'autonomie au sein de l'empire. En effet, la question de l'euroanéité de la Russie ne concerne pas uniquement celle-ci : ses enjeux sont de dimension transnationale puisqu'il s'agit de savoir où passe la frontière orientale du continent. Cette question s'est donc posée dans différents pays non pas de manière parallèle mais transversale, motivée par des jeux de miroir et des renvois idéologiques entre pays : loin de n'intéresser que des spécialistes, la Russie fut au cœur de bon nombre de réflexions européennes sur l'identité du continent.

L'idée d'une arriération politique, économique et sociale de la Russie et de son danger pour l'Europe existe dès le XVIII^e siècle¹. À la fin de ce même siècle, avec la

1. Consulter pour une histoire du regard occidental sur la Russie du XV^e au XVIII^e siècle et à travers le prisme du religieux, F.-D. Liechtenhan, *Les trois christianismes et la Russie. Les voyageurs occidentaux face à l'Église orthodoxe russe XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, CNRS, 2002.

révision romantique du passé, la mise en avant des périodes médiévales et les premières mythologies aryennes réapparaît en Europe une tendance générale à surestimer le sang germanique en vertu de textes remontant au temps des invasions barbares. Chez certains auteurs allemands ou autrichiens, l'affirmation d'une supériorité germanique se double alors d'une dépréciation des populations de l'Europe pensées comme « premières », les Celtes, auxquelles sont très largement assimilés les Slaves. Au début du XIX^e siècle, après les campagnes napoléoniennes, la France connaît, elle aussi, plusieurs explosions de russophobie, lors de l'occupation de Paris par les troupes russes en 1815, de la répression du premier soulèvement polonais de 1831, de la publication de *La Russie en 1839* du marquis de Custine, etc.² Il faut cependant attendre les années 1860 pour que, avec la polonophilie militante de nombre d'intellectuels français et la politique en faveur des nationalités menée par Napoléon III, se développe en France une tendance historiographique russophobe.

L'un des modes d'expression de la russophobie occidentale du XIX^e siècle est fondé sur la référence aryenne³. L'idée d'une origine indo-européenne de l'ensemble des peuples européens ou seulement d'une partie d'entre eux fait en effet partie de « l'équipement intellectuel » classique de l'époque⁴. Cette référence aryenne est aujourd'hui bien connue dans son opposition au monde sémite, avec les développements historiques que l'on connaît ; elle l'est beaucoup moins dans son rapport, pourtant là aussi conflictuel, avec le monde dit touranien. L'inclusion ou l'exclusion de la Russie dans le monde européen dépendrait en effet, selon les savants de l'époque, de la classification raciale des Russes et de la place donnée aux « Touraniens » dans la généalogie de l'histoire humaine.

L'objectif de cet article est donc de montrer, à travers un thème précis et mal connu du discours sur l'identité russe, les interactions existant entre les milieux intellectuels de différents pays, qui s'empruntent mutuellement de nombreuses thématiques appréhendées, selon les intérêts politiques en jeu, de manière positive ou négative. Après avoir retracé l'histoire du concept de touranisme et présenté les milieux intellectuels concernés, nous nous pencherons sur trois problématiques, celle de la classification raciale appliquée aux Russes, celle de leur supposé « touranisme » puis celle de leur délégitimation historique au profit de la Pologne. Nous concluons en mettant en lumière les réappropriations dont est l'objet l'accusation occidentale de touranisme par les intellectuels russes tout au long du siècle et ce, jusqu'au courant eurasiste.

2. Pour plus de détails sur la première moitié du XIX^e siècle, consulter M. Cadot, *La Russie dans la vie intellectuelle française*, Paris, Fayard, 1967, 641 p.

3. Les termes d'Indo-germans et d'Indo-européens étaient également employés comme synonymes. Le premier a eu plus de succès en Allemagne qu'en France. Celui d'Aryen reste plus marqué politiquement que celui d'Indo-européen, qui fut retenu par les savants occidentaux et qui permettait d'ignorer la prétendue filiation directe entre Indiens et Germains.

4. Sur le sujet, consulter L. Poliakov, *Le mythe aryen*, Paris, Calmann-Lévy, 1994, 435 p. et M. Olender, *Les langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, préface de Jean-Pierre Vernant, Paris, Seuil-Gallimard, 1989, 213 p.

Le Touran, un concept linguistique ou politique ?

Au XIX^e siècle, les interrogations occidentales sur le monde ottoman ont déjà une longue tradition puisque, dès la fin du siècle précédent, Cuvier avait classé les Turcs dans la branche dite scythe-tatare du groupe caucasien. L'existence de peuples définis comme « blancs » (les Hongrois ou les Turcs) et parlant des langues ni indo-européennes ni sémitiques invite à la réflexion et à la naissance d'une nouvelle taxinomie, celle de Touran. À la fin de la première moitié du XIX^e siècle, ce terme prend son essor, sous une forme tout d'abord linguistique. Il rencontre alors la classification déjà existante des langues traditionnellement définies comme « turques », « tatares » ou « ottomanes » mais se voit adjoindre de nombreux autres groupes linguistiques encore difficiles à analyser.

La paternité du terme de « langues touraniennes » semble appartenir à l'historien Bunsen qui, en 1854, définit ainsi les langues d'Asie qui ne sont ni aryennes ni sémitiques. Le réel promoteur du terme fut cependant Max Müller qui y inclut, outre les langues finno-ougriennes et turciques, le tibétain, le siamois et le malais⁵. Le groupe touranien devient alors une sorte de « débarras » pour langues rares : puisque les langues indo-aryennes sont syntaxiques et les langues sémitiques flexionnelles, l'ensemble des langues agglutinantes sont définies comme touraniennes par certains. Bien que des précisions linguistiques démontrant l'origine diversifiée de toutes ces langues interviennent assez rapidement, le monde dit touranien reste longtemps encore l'objet de fantasmes mythologiques. Il est ainsi supposé que la brillante civilisation sumérienne — également appelée, à l'époque, acadienne — qui précède la Babylonie classique sémitique serait d'origine touranienne, une théorie défendue en France par François Lenormant, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale, et Jules Oppert, professeur de sanscrit.

Même si les Russes ne sont pas considérés par l'ensemble des savants occidentaux de l'époque comme des Touraniens, la présence dans l'empire des deux groupes jugés constitutifs de l'entité dénommée Touran, les Turciques et les Finno-Ougriens, pose problème. Elle met en effet à mal la Russie dans ses fondements nationaux, historiques et territoriaux et sous-tend des enjeux éminemment politiques pour le devenir de l'empire. L'idée d'un lien linguistique puis d'une solidarité imaginaire entre l'ensemble des peuples touraniens alimente diverses lectures nationales de la question et intéresse tant les Finnois, les Hongrois, les Turcs que les Japonais et les Coréens. Cette nationalisation du Touran est corollaire de sa politisation et de son orientation en partie russophobe. L'idée d'une possible origine commune entre langues finno-ougriennes et langues turco-mongoles dessine en effet un immense arc de cercle entourant la Russie de toutes parts⁶. Une projection

5. M. Müller, *The languages of the seat of war in the East, with a survey of three families of languages, Semitic, Arian and Turanian*, Londres, 1855.

6. Laponie, Finlande, Estonie, Hongrie, Turquie, Caucase turcophone, Asie centrale, Mongolie, Corée, Japon, sans parler de la présence massive de Touraniens en Russie même, avec les peuples sibériens (les langues paléo-sibériennes étant alors assimilées au groupe touranien), les Caréliens et l'ensemble Volga-Oural (langues mordve, zyriane, votiak, tchérimisse, vogoul, ostiak, etc.).

spatiale de ce nouvel atlas mental ne peut que frapper : la Russie reste morcelée, perd ses marges impériales et ne peut même arguer d'un noyau slave territorialement unifié. Elle ne présente alors plus aucune unité étatique, même minimale.

Le concept de Touran ne se limite pas à unifier le monde finno-ougrien et l'espace turco-mongol. Son caractère russophobe est double : comme nous venons de le voir, il peut exclure la Russie du Touran et donc mettre à mal son unité géographique, historique et nationale en présentant l'empire comme un colonialisme précoce des Russes sur l'ensemble des peuples touraniens. Il peut également décider d'inclure le monde russe dans le concept de Touran et affirmer par ce biais la non-européanité de la Russie. Cette accusation occidentale de touranisme est fondée sur une lecture engagée des sources antiques : celles-ci affirmaient la prétendue origine sarmate des Slaves, directement arrivés d'Asie centrale après leur victoire contre les Scythes. Les Slaves seraient donc le dernier peuple à s'installer en Europe et auraient à ce titre conservé de nombreux traits culturels et physiques de leur patrie asiatique.

Les milieux intellectuels en jeu

Les Slaves ont longtemps constitué une pièce maîtresse, aujourd'hui en partie oubliée, du discours identitaire et politique germanophone : la présence massive de Slaves dans l'empire habsbourgeois, les partages successifs de la Pologne et le souvenir du *Drang nach Osten* médiéval ont contribué à une focalisation sur les relations Germains-Slaves, leur opposition étant pensée comme principielle. Deux mondes germaniques sont cependant à différencier : au XVIII^e siècle et pendant une bonne partie du XIX^e siècle, les relations entre Russie et Prusse sont plutôt cordiales, voire amicales, et renforcées par des liens matrimoniaux dynastiques, tandis que celles entre Russie et Autriche sont plus conflictuelles. Il faut attendre la fin du siècle et la montée du pangermanisme pour que l'Allemagne en voie d'unification commence, elle aussi, à se penser comme le rempart de la « civilisation » occidentale contre la « barbarie » russe.

Un certain nombre d'intellectuels allemands ne cachent pas leur sentiment de supériorité envers le monde slave. Si la France est, au début du XIX^e siècle, à la fois un modèle et une concurrente, les Slaves n'inspirent, quant à eux, que des sentiments de mépris pour leur absence d'État : ce sont donc principalement les Slaves d'Europe centrale et non les Russes qui servent d'argumentation à ce discours, même si ce dernier est étendu jusqu'à eux. Un même cliché se retrouve alors à l'œuvre, celui de la féminité, la passivité, la mollesse et la malléabilité des Slaves. Les Celtes sont dotés des mêmes qualités et les deux races sont souvent comparées, voire assimilées en un substrat slavo-celte ancien que les savants allemands estiment avoir été écrasé par les conquérants germaniques aryens.

Si nombre de savants germanophones ont violemment critiqué les Slaves, il a également existé en pays allemands une école scientifique slavophile. Ainsi, sous l'influence de Herder qui attribuait aux Slaves un rôle majeur à venir dans l'histoire

mondiale, se développe chez des savants germanophones un intérêt pour leurs voisins orientaux : Gerhard F. Müller (1705-1783) fonde la linguistique slave, Karl G. Anton (1751-1818) donne sa première impulsion à l'étude de l'antiquité et du folklore slaves. L'historien Ludwig von Schlözer (1735-1809) ne cache pas non plus une certaine sympathie pour les Russes et joue un rôle clef dans l'historiographie des peuples slaves. Cette école russophile, soit ne s'intéresse que peu aux classifications raciales naissantes, soit donne aux Slaves leur place au sein du monde aryen. C'est le cas de Schlözer qui divise l'Europe en deux, une culture nordique et une culture méditerranéenne, et rattache sans hésitation les Slaves au premier monde. Rappelons en effet qu'aux XVII^e-XVIII^e siècles la notion d'« Europe de l'Est » n'existe pas : l'empire des Romanov est traditionnellement rattaché, avec la Suède, au monde dit nordique.

Dans leur grande majorité, les savants allemands russophobes ne cherchent pas, comme le feront leurs collègues français, à différencier monde russe et monde slave : les deux espaces sont rejetés sous la même accusation de touranisme. Alors que, pour les Français, les arguments historiques et racistes concerneront uniquement la Russie, les Allemands jouent de l'ensemble de la gamme historique, depuis la Scythie antique jusqu'aux Huns et aux Avars, et condamnent les traditions modernes du monde slave centre-européen : paysannerie décapitée de ses classes nobles, absence d'une littérature écrite pendant plusieurs siècles, etc. Les Tchèques sont alors bien plus visés et détestés que les Polonais, dont les traditions militaires et aristocratiques suscitent un certain respect. L'existence d'une importante masse paysanne russe invite à assimiler l'empire des Romanov au monde slave centre-européen plus qu'au cas spécifique de la Pologne.

En France s'exprime une plus grande diversité de points de vue. Les milieux scientifiques sont en effet plus divisés et il existe une réelle école slavophile et/ou russophile. Cette dernière ne porte pas d'intérêt particulier à la question raciale et préfère avancer l'argument des liens culturels et politiques unissant la France impériale ou républicaine de l'époque avec le monde slave, unis contre la germanité. C'est le cas par exemple d'Ernest Denis ou de Louis Léger, dont la tchécosophie n'a jamais été russophobe. Anatole Leroy-Beaulieu, dans *L'empire des tsars et les Russes* (1881), défend lui aussi le droit des Russes au titre de Slaves et critique les prises de position touraniennes des savants allemands : si l'élément finnois fut important dans la constitution du peuple russe, l'influence tatare reste mineure et fut plus historique qu'anthropologique⁷. Pourtant, après le soulèvement polonais de 1863, un fort sentiment russophobe émerge dans certains milieux universitaires français. La solution ouvertement répressive et russificatrice proposée par Saint-Pétersbourg en réponse au soulèvement polonais et ce que certains considèrent

7. Leroy-Beaulieu n'a pas de doute sur l'appartenance des Slaves aux Indo-européens puisqu'ils ont, selon lui, migré d'Asie vers l'Europe à peu près en même temps que les Germains. Ils ont cependant plus perdu que les Latins ou les Germains leur crâne dolichocéphale, ce qui expliquerait le classement de Retzius. Si les Russes sont peut-être proches des Finnois, ils ne sont pas, pour Leroy-Beaulieu, si éloignés des autres Slaves qu'on a voulu le dire. Voir A. Leroy-Beaulieu, *L'Empire des tsars et les Russes*, Paris, Bouquins, 1991, livre II : « Les races et la nationalité », p. 49-104.

comme le double jeu du marquis A. Wielopolski suscitent le mécontentement de nombreux libéraux français très attachés à la cause polonaise.

À la différence des scientifiques allemands, les savants russophobes français se refusent à mettre dans le même panier national tous les Slaves et cherchent au contraire à différencier les « bons » Slaves, aryens, européophiles et alliés de la France, des « mauvais » Russes. Il existe, en effet, dans les milieux intellectuels français, de profonds courants en faveur du monde slave, mais ceux-ci sont doubles : les convaincus du panslavisme russe restent minoritaires face aux partisans d'un « panslavisme slave », aussi appelé à l'époque slavisme ou slavianisme, qui rejette la domination russe et emprunte au slavophilisme culturel apolitique des Polonais, Tchèques et Slovaques du début du XIX^e siècle. Ces nuances sont importantes à prendre en compte : elles prouvent que, en France comme dans d'autres pays occidentaux, la slavophilie ne signale pas toujours une analyse positive de la Russie, bien au contraire, puisqu'il existe des mouvances slavophiles centrées sur les seuls Centre-européens et qui excluent les Russes de leur vision. La russophilie a, elle aussi, bénéficié d'une autonomie face à la slavophilie : le soutien apporté par certains à l'empire des Romanov peut être fondé sur des critères politiques (vision positive de l'autocratie) ou géostratégiques (alliances internationales) qui ne prennent pas en compte l'élément culturel slave.

Si cette tendance russophobe française ne joue pas pleinement la carte du discours craniologique, décrié puisque germanique, elle n'en développe pas moins des théories racialistes qui, comme en Allemagne, se servent de l'argument touranien afin de rabaisser les Russes face aux autres Slaves et de les rejeter hors du concert des nations européennes. Ce courant s'inspire des travaux de Franciszek H. Duchinski (1817-1893), un Polonais de Kiev ayant fui en France et enseignant d'histoire au lycée polonais de Paris. Il trouve sa plus grande figure en Henri Martin (1810-1883) : outre une brillante carrière politique (maire, député, sénateur et premier président de la Ligue des patriotes qu'il co-fonde en 1882⁸), celui-ci fut également l'un des principaux disciples de Jules Michelet, et un apôtre de la « celtité » française ; il fut élu à l'Académie des sciences morales et politiques en 1871, puis à l'Académie française en 1878 en remplacement d'Adolphe Thiers.

Plusieurs autres personnalités s'y retrouvent également : le premier titulaire de la chaire d'histoire des religions au Collège de France (nommé en 1880) Albert Réville⁹, le président de la Société géologique et météorologique de France, Auguste Viquesnel¹⁰, ainsi que Charles de Steinbach, Casimir Delamarre, Édouard Talbot, le marquis de Noailles¹¹, Elias Regnault¹², etc. Cette mouvance suscite de

8. La Ligue des patriotes participe de ce nationalisme français né en réaction à la défaite de 1870-1871 et qui prend modèle sur l'Allemagne : la victoire prussienne est due à l'instituteur et non au militaire, il faut donc développer une éducation fondée sur l'exemple allemand, faisant de la patrie la nouvelle religion laïque.

9. Auteur, entre autres, des *Religions des peuples non civilisés*, Paris, 1883.

10. Il a longuement séjourné dans l'Empire ottoman et a étudié les Slaves d'Autriche et de Turquie plus que les Russes.

11. Auteur de *La Pologne et ses frontières*, Paris, 1863.

12. Auteur de *La question européenne improprement appelée polonaise*, Paris, 1863.

virulentes réactions dans les milieux slavophiles français et parmi un certain nombre de savants qui refusent une telle instrumentalisation politique des données historiques et linguistiques¹³. Elle frappe en effet par son caractère paradoxal : elle regroupe de grandes figures institutionnellement reconnues de l'époque mais dont aucune n'est spécialiste du monde russe. Leur engagement est donc très nettement politique et non scientifique : ils se citent d'ailleurs mutuellement à de nombreuses reprises mais ne semblent jamais puiser leurs informations dans la slavistique française qui leur est contemporaine.

Henri Martin reconnaît à quel point l'écrasement de la Pologne en 1863 fut un événement tournant : auparavant persuadé de la slavité des Russes, il ne peut accepter de la part d'un peuple prétendument européen les violences qui sont faites à la Pologne, qui plus est, sous couvert d'un discours panslaviste¹⁴. Face à une Russie trop présente à l'Ouest, il appelle au développement d'un patriotisme européen sachant dépasser ses contradictions internes et s'unir dans un double but : reconstruire la Pologne et résister aux risques d'une invasion russe de l'Occident. Inspiré par les travaux de Duchinski, Martin dénonce comme ce dernier l'approximation du regard français, particulièrement sensible à la rhétorique panslaviste de la Russie. Il critique en particulier la création d'une chaire dite « de littérature slave » au Collège de France en 1840 : il n'existe pas d'unité linguistique ou culturelle entre les Slaves et les Russes ; Mickiewicz, pour qui cette chaire a été créée, est tombé dans un mysticisme panslave que l'ensemble de l'Europe risque de payer un jour très cher. Casimir Delamarre attaque, lui aussi, l'institution et lance en 1868 une pétition demandant au Sénat la modification de cet intitulé, afin que la France ne cautionne pas l'agression russe contre la Pologne. Il argumente son choix dans une brochure à succès et au titre révélateur, *Un pluriel pour un singulier et le panslavisme est détruit dans son principe*.

Les intellectuels russes de l'époque sont profondément choqués et blessés par les discours français et allemands les excluant de la fraternité européenne. Ils le sont d'autant plus qu'ils ne comprennent pas la polonophilie de l'Occident et l'interprètent comme une russophobie, même lorsque celle-ci ne l'est pas. Dès les premiers slavophiles comme Aleksej S. Homjakov (1804-1860), le discours dépréciatif allemand est donc violemment récusé. Le débat prend de l'ampleur dans les années 1850-60 avec la participation directe des intellectuels dits « étatistes ». Ces

13. C'est par exemple le cas du professeur de sanscrit Jules Oppert. « Quant à la branche slave, son contact et son multiple mélange avec les peuplades touraniennes, ougriennes, finnoises [...] sont tellement patents, qu'il n'y aurait aucune nécessité à insister sur ce point si, ces derniers temps, on n'avait pas, dans un but politique, voulu tirer des conclusions sérieuses de faits qui n'existent pas. » Il faut donc refuser de « se servir d'assertions si fragiles pour inviter l'Europe soi-disant aryenne à chasser de la Pologne aryenne les Russes touraniens. Et si les rôles étaient intervertis, si les Polonais étaient des Touraniens et les Russes des Aryas, la cause de l'aigle blanc en serait-elle moins bonne ? » J. Oppert, *L'aryanisme. Discours d'ouverture prononcé à la bibliothèque impériale, 28 décembre 1865*, Paris, 1866, p. 12-13.

14. Voir H. Martin, *Pologne et Moscovie* (Paris, 1863), recueil de ses articles publiés dans *Le siècle* en 1863, dans lequel il raconte l'insurrection polonaise. Il déteste tout particulièrement le marquis Wielopolski, apôtre du panslavisme russe à Varsovie, et condamne les trois puissances partageantes pour leur non-respect du principe des nationalités.

derniers se font les intermédiaires entre les exigences slavophiles de personnalités comme Homjakov, Kireevskij ou les frères Aksakov, et les objectifs politiques du pouvoir de Nicolas I^{er}. C'est par exemple le cas de Mihail P. Pogodin (1800-1875) ou, dans une moindre mesure, de Stepan P. Ševyrëv (1806-1864). Le rôle d'historien officiel de Pogodin contribue, en effet, à sa bonne connaissance des écrits occidentaux et à son désir d'y répondre par articles interposés.

L'expérience de cette confrontation discursive avec les universitaires occidentaux va profondément influencer les intellectuels russes slavophiles, dont tout le discours identitaire se veut une réponse à ces propos : le prouve par exemple le fait que la thèse de doctorat du célèbre slaviste et panslaviste Vladimir I. Lamanskij (1833-1914), *Ob istoričeskom izučenii greko-slavjanskogo mira v Evrope* (*De l'étude historique du monde gréco-slave en Europe*, 1871), soit une réfutation des historiographies occidentales. Lui-même reconnaît l'importance, pour la science russe, de savoir ce que les « Romano-germaniques » écrivent sur les Slaves. Sa thèse se focalise ainsi sur la vision occidentale du monde russe et se veut une réponse définitive aux « errements » allemands et français. La condamnation de l'argument touranien se poursuivra tout au long du XIX^e siècle dans les milieux panslavistes et néo-slavophiles : des auteurs publicistes, philosophes ou écrivains comme Nikolaj Ja. Danilevskij, Fedor Dostoïevskij, Konstantin Leont'ev ou bien encore Vladimir S. Solov'ev y prendront part, critiquant au détour d'une phrase la vision négative car touranienne qu'aurait l'Occident de la Russie.

Le présupposé racial au fondement du discours russophobe ?

Alors que les savants autrichiens sont obnubilés par les Slaves de leur empire centre-européen, leurs collègues allemands étendent leurs critiques jusqu'aux Russes. La condamnation de ces derniers se voit réactualisée par l'apparition de l'argument racial, qui reprend les clichés lui préexistant en leur donnant un vernis scientifique et pensé comme moderne. Le discours craniologique sur les Slaves/Russes n'est donc pas novateur dans ses thèmes culturels mais uniquement dans son mode d'argumentation.

Dans les années 1820, plusieurs linguistes allemands comme V. Schultz (dans le *Wiener Jahrbuch der deutschen Literatur* de 1822) avaient tenté de démontrer que les langues slaves étaient proches des langues dites tatares ou mongoles¹⁵. Ces discours à fondement linguistique ne cachaient pas un certain illogisme puisque les langues slaves étaient également mises en position de dépendance face aux langues germaniques : elles auraient ainsi été doublement inférieures, tout d'abord par leur origine touranienne, puis par leurs emprunts incessants de vocabulaire et de syntaxe à l'allemand. La magistrale démonstration de Franz Bopp dans sa *Grammaire comparée des langues sanscrite, zende, grecque, latine, lituanienne, slave ancienne*,

15. Recension anonyme d'un livre de linguistique dans le *Literarisches Centralblatt* de 1868 sur le slaviste tchèque Hattala. Cité par V. I. Lamanskij, *Ob istoričeskom izučenii greko-slavjanskogo mira v Evrope* (*De l'étude historique du monde gréco-slave en Europe*), Saint-Petersbourg, 1871, p. 201.

gothique et allemande (1833) met fin à ces ambiguïtés en prouvant l'appartenance des langues slaves au groupe indo-européen. L'hypothèse linguistique mise à mal, il reste alors à la science anthropologique naissante à se mettre au service des exigences nationalistes allemandes.

La question de l'appartenance des Slaves aux différents groupes humains, quel que soit leur mode de classification, n'a cessé de poser problème. Ainsi, dès la fin du XVIII^e siècle, Christoph Meiners (1745-1810), qui conteste la possibilité de différencier rigoureusement les races, affirme cependant, dans *Grundriß der Geschichte der Menschheit* (1793) puis dans *Untersuchungen über die Verschiedenheiten der Menschenrassen* (1811), l'existence de deux races primordiales : la claire, européenne, et la sombre, noire. Les Slaves y occupent une position intermédiaire entre « clarté » et « ténèbres », une division déjà porteuse de sous-entendus puisqu'ils nécessiteraient d'être traités de manière particulièrement dure par « leurs maîtres allemands »¹⁶. Une première racialisation du discours anti-slave arrive ainsi dès le début du XIX^e siècle, annonçant l'essentialisation — pour l'instant sans l'argument craniologique — qui est alors faite des identités nationales. Dès 1815, l'historien Neumann, dans *Natur der Menschen*, affirme par exemple que « les peuples slaves sont constitués d'autres substances que les Allemands »¹⁷.

Gustav Friedrich Klemm, fondateur du Musée ethnographique de Dresde et bibliothécaire du roi de Saxe, a poursuivi et amplifié cette volonté de justifier sur un mode scientifique l'allégation de l'infériorité des Slaves face aux Allemands. Dans son célèbre *Allgemeine Cultur-Geschichte der Menschheit* (Leipzig, 1843-1852) paru en dix volumes, Klemm divise l'humanité en deux races principales, l'active et la passive. Alors que la première connaîtrait son épanouissement dans la virilité germanique, les Slaves se trouvent classés dans la seconde race, aux côtés des Chinois, Noirs, Égyptiens, Finnois, Indiens... et du prolétariat européen. Tous les peuples slaves sont dévalorisés, mais pour des raisons diverses : les Centre-européens sont prédestinés à rester soumis aux élites allemandes tandis que les Russes sont les plus métissés avec des non-Aryens : que Klemm affirme la proximité de certains Slaves avec la culture allemande (Tchèques) ou au contraire leur éloignement (Russes), le résultat dépréciatif reste semblable¹⁸.

Gustav Ditzel, connu pour son antisémitisme et sa croyance en un Christ germanique, va quant à lui jusqu'à comparer, dans *Russland, Deutschland und die östliche Frage* (Stuttgart, 1853), les Russes aux « Nègres » : il affirme ainsi simplement que, « bien que blancs, les Russes ont les qualités des Nègres »¹⁹. Selon lui, ces deux races ne travaillent que forcées, elles sont constituées de masses informes

16. C. Meiners, *Untersuchungen über die Verschiedenheiten der Menschenrassen*, tome III, p. 306, cité in L. Poliakov, *Le mythe aryen*, op. cit., p. 224.

17. Cité par V. I. Lamanskij, *Ob istoričeskom izučenii greko-slavjanskogo mira v Evrope*, Saint-Pétersbourg, 1871, p. 76.

18. Dans le tome 10, *Die Christliche Östeuropa*, chap. « Die Slawen », p. 25-36.

19. Cité par V. I. Lamanskij, *Ob istoričeskom izučenii greko-slavjanskogo mira v Evrope*, op. cit., p. 97.

de paysans nés pour le servage : loin d'être prêtes pour la liberté, elles ne peuvent que se laisser diriger par d'autres nations, européennes dans leur ensemble pour les « Nègres », plus spécifiquement germaniques pour les Russes. De semblables propos se retrouvent chez K. Hagen dans son *Fragen der Zeit vom historischen Standpunkte betrachtet* (Stuttgart, 1843) : puisque, selon une étymologie traditionnelle, le terme même de Slave signifierait esclave²⁰, c'est bien que cette nation est née pour rester sans liberté : selon lui, « un esclave ne peut être affranchi, ce serait aller contre nature »²¹.

Cette opposition raciale se retrouve également chez l'anatomiste schellingien Carl Gustav Carus. Dans *Denkschrift zum hundert-jährigen Geburtsfeste Goethe's* (Leipzig, 1849) puis dans « Die Frage nach Entstehung » (*Unsere Zeit*, 14, 1858), il poursuit le schéma classique des couleurs de peau et classe les peuples selon une formulation romantique, en fonction de leur rapport au soleil : les peuples du jour sont les Européens, de la nuit les Noirs, de l'aube les Jaunes et du crépuscule les Rouges. Il rattache les Slaves à la race de l'aurore, race jaune englobant les Türks, classée juste après la race blanche mais avant les « Noirs » et les « Rouges ». Ces théories seront poursuivies par Iu. Frebel, dans son ouvrage, *Held, Staat und Gesellschaft* (Leipzig, 1861). Il y divise le monde en trois races, une sémite dont le principe est religieux, une aryenne dont le principe est intellectuel et politique, une dernière, dite chamite (selon la terminologie biblique²²), uniquement matérialiste. Il inclut les Slaves dans cette troisième race en les accusant d'être des peuples dépourvus d'indépendance politique et d'élites intellectuelles, restés dans le « matérialisme » paysan.

Dans *Ethnologische Schriften* (1864), le Suédois Anders A. Retzius, professeur d'anatomie à l'Institut médical de Stockholm, va plus loin encore dans ces classifications raciales. Inaugurant « l'indice céphalique », il fait de la craniologie la science maîtresse des questions raciales, classifiant les peuples en dolichocéphales et brachycéphales. Il divise les Européens en deux races selon des critères exclusivement craniométriques : les Slaves se trouvent alors dans la catégorie des brachycéphales, bruns et à petite taille, comme les Tatars et les Mongols, et non dans celle, dolichocéphale, des Aryens²³. Au sein de cette race brachycéphale, ils sont cependant classés dans la « catégorie supérieure » des orthognathes, regroupant les peuples qui bénéficieraient d'une culture minimale (Slaves, Finnois, Persans, Afghans, Turcs, etc.) et non dans celle des prognathes, dont la civilisation serait

20. L'origine du mot « slave » a été et reste encore discutée. Le latin médiéval employait le terme de *sklavus* pour désigner un esclave et définir son statut juridique car de nombreux Slaves de la Baltique et de l'Elbe avaient été réduits en esclavage par les Germaniques comme par les Arabes.

21. K. Hagen, *Fragen der Zeit vom historischen Standpunkte betrachtet*, Stuttgart, 1843, t. 1, p. 352-354.

22. Dans la Genèse, Cham est le troisième fils de Noé et le père de Canaan. Il était considéré comme étant à l'origine des peuples d'Afrique noire.

23. A. A. Retzius, *Ethnologische Schriften. Nach dem Tode des Verfassers gesammelt*, Stockholm, 1864, p. 3, 8-12.

encore plus inférieure (Tatars, Mongols, Malais, Sud-Américains). Les Slaves feraient partie de cette population aborigène de l'Europe, d'origine scytho-touranienne, qui aurait précédé l'arrivée des Aryens porteurs de civilisation. Les Russes seraient ainsi, selon lui — puisque les critères somatiques révéleraient des caractéristiques « civilisationnelles » —, dans le même rapport de dépendance, de soumission et d'infériorité à l'Europe que l'ensemble des peuples chamites colonisés.

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, le discours racialisé allemand se radicalise tant en ce qui concerne les Juifs qu'envers le monde slave. L'antisémite Paul de Lagarde (1827-1891) exprime ainsi dans *Deutsche Schriften* (1878) l'idée que les Slaves, comme les Celtes et les Hongrois, sont appelés à disparaître afin de laisser les seuls Germaniques et Latins occuper l'Europe²⁴. La focalisation des mouvances nationalistes allemandes sur la question juive relègue le débat sur les Slaves en arrière-fond. Celui-ci n'en disparaît pas pour autant de leur réflexion nationale et se maintiendra, plus discrètement, jusqu'aux théoriciens aryanistes du début du siècle qui préfigurent l'expérience du nazisme²⁵.

Si les auteurs russophobes français en question ici ne sont pas officiellement partisans des classifications allemandes des peuples en fonction de leurs caractéristiques physiques et craniologiques, ils participent néanmoins de ce discours racialisé sur les Russes. Dès les années 1860, Édouard Talbot n'hésite pas à poser la question crûment : « si les Russes sont des Slaves, pourquoi ont-ils des têtes de Tartares ? »²⁶. Pour Henri Martin, les races ont caractérisé la première phase de l'histoire universelle, les nationalités la seconde. Cette dernière catégorie ne s'appliquant qu'aux peuples européens, les Russes s'en trouvent exclus : les Touraniens sont encore régis par des principes raciaux qui décident de leurs « innéités essentielles »²⁷. Les membres de ce mouvement ne se sont cependant pas mis d'accord sur la place à accorder aux Russes « sur l'arbre du genre humain »²⁸ et reflètent ainsi les hésitations de l'époque sur le classement des Touraniens : branche déchue de la race blanche ou partie intégrante du monde jaune ? Pour Martin, les Russes constituent un stade intermédiaire entre les Aryens²⁹ et la race jaune : ils seraient plus près des premiers pour le type physique, des seconds pour la

24. P. de Lagarde, *Deutsche Schriften*, Göttingen, Lüder Horstmann, 1903, 418 p. Ses propos anti-slaves et anti-hongrois dans le cadre d'une analyse de l'Empire habsbourgeois se situent en particulier p. 102-103.

25. Sur ce sujet, consulter N. Goodrick-Clarke, *The occult roots of Nazism. Secret Aryan cults and their influence on Nazi ideology*, New York, New York University Press, 1992, 293 p. ; M. Korinman, *Deutschland über alles. Le pangermanisme 1890-1945*, Paris, Fayard, 1999, 701 p. ; M. Korinman, *Quand l'Allemagne pensait le monde. Grandeur et décadence d'une géopolitique*, Paris, Fayard, 1990, 410 p.

26. É. Talbot, *L'Europe aux Européens*, Paris, 1867, p. 56.

27. H. Martin, *La Russie et l'Europe... l'Europe aux Européens*, Paris, 1866, p. 4.

28. *Ibid.*, p. 9.

29. Les différents protagonistes de ce courant ne partagent pas la même définition de l'origine du terme d'Aryens. Pour Réville, Arya veut dire seigneur, pour Duchinski et Martin, le terme signifie agriculteur, sédentaire (afin de se différencier des hordes nomades entourant les Iraniens). Ces polémiques sont classiques pour l'époque.

psychologie. Les Russes seraient même doublement touraniens puisque doublement métissés avec des Finnois et des Türks. Duchinski, toujours plus radical, les rattache, quant à lui, directement à la race jaune : « les Moscovites font partie intégrante des Chinois. Nous rappelons que ces peuples, de même que les peuples d'Asie centrale, les Sémites, les Peaux-Rouges et les Nègres, forment une unité parfaite vis-à-vis d'un autre groupe [...], les Aryâs-Européens »³⁰.

Cette classification dépréciative des Russes selon des critères définis à l'époque comme scientifiques ne peut que choquer les savants russes. Dès 1845, c'est-à-dire seulement deux ans après le premier livre de Gustav Klemm et bien avant la constitution de la tendance russophobe française, Homjakov pressent l'importance de l'argumentation raciale dans le rejet occidental de la Russie. Il participe alors au ressentiment né du livre du marquis de Custine et accuse les Occidentaux de partialité dans leur regard sur la Russie. « Il semble que nous soyons de sang indo-européen, de peau indo-européenne, de langue indo-européenne, et laquelle ! La plus pure, presque de l'indien ; et pourtant nous ne sommes pas les frères de nos voisins »³¹. L'Allemagne reste la première visée : Homjakov dénonce l'unilatéralité, la partialité (*odnostoronnost'*) et l'engagement politique des scientifiques allemands dans les questions slaves. En 1856, le Croate Matković, alors en Allemagne où il dirige le Musée ethnographique de Berlin et s'initie à la géographie ritterienne, se plaint lui aussi à Pogodin des régulières comparaisons allemandes entre Slaves, Nègres et Cafres³².

Plus tardivement, Danilevskij se consacre, lui aussi, aux discours allemands et accorde, dans *Rossija i Evropa* (1871), quelques paragraphes à la question raciale³³. Il cherche à remettre en question les propos occidentaux, en particulier ceux de Retzius qui ne sait, selon lui, justifier ses classifications : comment les Slaves, classés brachycéphales, donc de race turque, pourraient-ils avoir adopté une langue aryenne et à quel moment de leur histoire ? Danilevskij se dit prêt à distinguer, avec les Occidentaux, deux « races » parallèles, celle des Slaves brachycéphales et celle des Romano-germaniques dolichocéphales, à condition cependant de ne sous-entendre aucune hiérarchie entre elles et de ne pas accorder de suprématie particulière au critère physique. Or, les savants germaniques ne cherchent pas, selon lui, à

30. F. H. Duchinski, *Peuples aryâs et tourans, agriculteurs et nomades : nécessité des réformes dans l'exposition de l'histoire des peuples aryâs-européens et tourans, particulièrement des Slaves et des Moscovites*, Paris, F. Klincksieck, 1864, p. XXIX.

31. A. S. Homjakov. « Mnenie inostrancev o Rossii » (Ce que pensent les étrangers de la Russie), *Moskvitjanin*, 4, 1845, republié dans *Polnoe sobranie sočinenij* (Œuvres complètes), t. 1, 1878, p. 4.

32. Cité sans références par N. P. Barsukov. *Žizn' i trudy M. P. Pogodina* (La vie et l'œuvre de M. P. Pogodin), Saint-Petersbourg, 1888-1910, t. 14, 1900, p. 588. Les Cafres — de l'arabe *kafir*, infidèle — sont les peuples du centre de l'Afrique et de sa région équatoriale et sont souvent, au XIX^e siècle, distingués dans les classifications raciales occidentales des « Nègres », ou Chamites, situés vers le Soudan et la Corne de l'Afrique.

33. N. Ja. Danilevskij, *Rossija i Evropa. Vzgljad na kul'turnye i političeskie otnošenija slavjanskogo mira k germano-romanskomu* (La Russie et l'Europe. Regard sur les relations culturelles et politiques du monde slave envers le monde germano-romain), Saint-Petersbourg, Glagol, 1995, p. 147-148.

découvrir les spécificités physiologiques des Slaves pour elles-mêmes mais à présenter ces derniers comme une race inférieure faite pour le travail au service des races supérieures.

Il en va de même pour Lamanskij qui, à la même époque, récuse également les classifications raciales de Retzius. La division brachycéphales — dolichocéphales ne lui semble pas pertinente puisque ces deux critères craniologiques se retrouvent partout en Europe et ne sont spécifiques à aucun peuple : les brachycéphales forment peut-être une couche ancienne de la population européenne mais non une nationalité³⁴. Pourquoi les crânes slaves, qui ont presque les mêmes mesures que les crânes allemands, sont-ils alors classés dans des catégories différentes ? L'idée de races inférieures est de toute façon contraire au présupposé biblique d'une unité humaine et Lamanskij veut croire en la perfectibilité de tous, même, dit-il, des tribus africaines³⁵. À la même époque, dans les années 1870, le penseur conservateur Konstantin Leont'ev ne voit dans ces discours occidentaux que la confirmation de sa théorie sur le paganisme du nationalisme moderne : comment peut-on encore préférer défendre des appartenances factuelles et non des idées ? La nation, création de Dieu, n'est qu'une illusion si l'on cherche à la définir comme une unité biologique. « Qu'est-ce qu'un peuple (*plemja*) sans son système idéologique et étatique ? Pourquoi l'aimer ? Pour son sang ? Mais le sang, d'un côté, n'est pur chez personne, et Dieu sait quel sang on aime parfois quand on aime son prochain. Et qu'est-ce qu'un sang pur ? Stérilité spirituelle ! Toutes les grandes nations ont un sang très mélangé »³⁶.

Le « touranisme » des Russes, une argumentation culturaliste

Pour dénoncer la Russie et les Slaves, de nombreux scientifiques allemands vont jouer la carte historique du monde scythe, défini comme touranien. Les grands auteurs antiques, Hérodote, Strabon, Pline ou Tacite ne semblent-ils pas affirmer que les Slaves descendent des Scythes ? Les connaissances linguistiques sur la langue scythe étant au XIX^e siècle imprécises, nombre de savants, comme par exemple A. D. Mordtmann, la considèrent comme appartenant au groupe touranien, cette touranité se reportant alors sur les Slaves. Une historiographie germanique ancienne confirmerait cette analyse en insistant sur le non-autochtonisme des Slaves en Europe : les sources médiévales n'annoncent-elles pas l'arrivée des

34. V. I. Lamanskij, *Ob istoričeskom izučenii greko-slavjanskogo mira v Evrope*, op. cit., p. 276-277.

35. Lamanskij affirme ainsi avoir l'« espoir que ces tribus africaines, semblables aux anciens Gaulois ou Bretons, pourront, dans des conditions plus propices [...], développer leur propre civilisation originale qui se distinguera par son plus grand génie, sa plus grande ouverture sur la nature et son absence de dureté et de sévérité », *ibid.*, p. 138.

36. K. Leont'ev, « Vizantizm i slavjanstvo » (Byzantinisme et slavité) (1875), in *Vostok, Rossija i slavjanstvo. Filosofskaja i političeskaja publicistika (L'Orient, la Russie et la slavité. Articles philosophiques et politiques)*, Moscou, Respublica, 1996, p. 108.

Slaves dans la région des Carpates et du Danube comme la suite des invasions barbares venues d'Asie ? Les Slaves seraient ainsi des Asiatiques au même titre que les Huns ou les Avars auxquels ils ont par ailleurs été longtemps soumis. Entre donc en jeu la question, cruciale au XIX^e siècle, de l'autochtonisme : à une époque où chaque peuple doit se découvrir, au travers de ses contes et légendes populaires, un passé antique, les savants allemands tentent de rejeter les Slaves hors d'Europe en ne les faisant arriver sur leur territoire actuel qu'au VI^e siècle, c'est-à-dire bien après les grandes invasions barbares et la chute de l'Empire romain d'Occident.

Ainsi, après une jeunesse plutôt slavophile, le publiciste E. M. Arndt (1769-1860), apôtre d'un christianisme germanique spécifique et antisémite, s'est, lui aussi, installé, dans son *Versuch in vergleichender Völkergeschichte* (Leipzig, 1843), dans les stéréotypes russophobes qui fleurissent en Allemagne dès la fin des guerres napoléoniennes. C'est tout particulièrement l'idée d'un métissage déjà ancien avec les Touraniens qui frappe Arndt et qui différencierait selon lui les Russes des autres Slaves, plus purs. « Les Russes montrent une résistance et une endurance qui les différencient des autres tribus slaves. Les ont-ils reçues du germe scandinave ? Ou des Tatars ? Je crois plutôt que le caractère asiatique des Tatars se laisse encore remarquer dans leurs us et coutumes »³⁷. Ainsi, même lorsque les Slaves peuvent plus ou moins trouver grâce aux yeux de certains savants nationalistes allemands, les Russes en sont systématiquement éloignés et condamnés pour leur non-slavité. Wolfgang Mentsel affirme ainsi en 1868 « qu'un Scythe reste un Scythe »³⁸ : seule une germanisation de leurs descendants slaves pourrait laisser espérer leur entrée dans la civilisation.

Selon Karl Penka, partisan de l'autochtonisme germanique et théoricien de l'origine nordique des Aryens, les Slaves sont des Touraniens aryanisés. Il cherche ainsi, dans son *Origines Ariacae* (1883), une explication historique à ce métissage car, « bien que les Slaves parlent une langue aryenne, leurs origines n'ont rien d'aryennes dans l'esprit »³⁹. Pour lui, les Scythes, ancêtres des Slaves, nomadisaient dans les steppes jusqu'à ce qu'ils entrent en contact avec un peuple arien et sédentaire dénommé par Hérodote et Strabon les Cimmériens. De ces derniers, les Scythes auraient appris les techniques agricoles permettant la sédentarisation et leur auraient emprunté leur langue aryenne⁴⁰. Les Slaves sont donc un *Mischvolk*, un peuple métissé : comme d'autres Touraniens, ils conjuguent l'une des principales caractéristiques aryennes, un fort taux de blondeur des cheveux, à des crânes et une physiologie générale classés comme brachycéphales. Pour Penka, les Scythes-Slaves seraient à rapprocher de la branche finno-ougrienne du groupe touranien plus encore

37. Cité in G. Wiegand, « Ernst Moritz Arndts nationalistische Vorurteile und Stereotypen », in *Russen und Russland aus deutscher Sicht*, vol. 5 : 19. Jahrhundert, Munich, Wilhem Fink Verlag, 1992, p. 492.

38. Cité par V. I. Lamanskij, *Ob istoričeskom izučenii greko-slavjanskogo mira v Evrope*, op. cit., p. 100.

39. K. Penka, *Origines Ariacae. Linguistisch-ethnologische Untersuchungen zur älteren Geschichte der arischen Völker und Sprachen*, Vienne, 1883, p. 126.

40. *Ibid.*, p. 132.

que de la branche mongole. Il s'appuie pour cela sur les recherches menées par le savant embryologiste Karl Ernst von Baer (1792-1876), qui affirme l'existence d'un métissage finno-turcique, visible, entre autres, chez les Bachkirs⁴¹. L'argumentation raciale, qu'elle soit physiologique ou craniologique, semble alors aller systématiquement de pair avec l'accusation de touranisme.

La mouvance russophobe française des années 1860 va, elle aussi, particulièrement travailler ce thème touranien. Ainsi, pour Duchinski, les termes de Russe, Ottoman et Juif s'appliqueraient en réalité à un seul et même peuple dont la meilleure définition resterait encore celle de Touranien. Russes et Juifs se retrouveraient même unis par des liens historiques étroits, ceux des dix tribus⁴², des Khazars et des hérésies judaïsantes de la Moscovie médiévale. La revendication russe d'une filiation byzantine n'est pas conçue comme un gage d'aryanité puisque les Byzantins ne seraient qu'un mélange d'Aryens et de Sémites. Quant aux Scythes, ils sont dénoncés en tant que nomades touraniens : bien que parlant, par leur proximité avec le monde mède, une langue aryenne, ils seraient restés des Touraniens et auraient même contribué à la judaïsation de la Khazarie. Quelle que soit l'identité possible des Russes, juive, byzantine ou scythe, aucune ne trouve grâce aux yeux de Duchinski, de Martin et de leurs collègues.

Pour Talbot, l'obsession n'est pas le parallèle Russes-Juifs mais Russes-Huns. La race touranienne, qu'il dénomme hun, serait ainsi divisée en trois branches : les Tatars, les plus au sud ; les Huns blancs entre Volga et mer Noire, et les Huns noirs, ceux de la Moscovie, métissés aux Finnois et constituant un « type si hideux »⁴³. Les Russes seraient donc non seulement des Touraniens mais appartiendraient à la pire sous-race des trois, la plus sanguinaire. « Les Russes essaient en vain de se masquer en civilisés ; ils sont bien encore les vrais fils d'Attila ; il leur faut, comme aux Huns leurs ancêtres, des sacrifices humains aux royales funérailles »⁴⁴. L'appartenance des Russes au monde touranien joue également de l'argument nomade et des traditions cosaques. Les Russes seraient en effet faussement sédentaires et leur « nature » profonde les inviterait au contraire à la transhumance perpétuelle : la liberté politique ne les intéresse pas mais celle d'aller et venir leur est nécessaire. L'abolition du servage serait ainsi, pour Duchinski, une mesure du gouvernement les invitant à revenir au nomadisme afin de partir peupler les immenses territoires asiatiques que l'empire maîtrise avec difficulté.

Tous les éléments d'européanité des Russes ne seraient qu'apparence : ils ne parleraient une langue aryenne que depuis peu et leur christianisation resterait superficielle. Édouard Talbot note ainsi la paradoxale politique religieuse du

41. C. E. von Baer, « Beschreibung der Schädel, welche aus dem Grabhügel eines Skythischen Königs ausgegraben sind », *Archiv für Anthropologie*, X, 1878, p. 215-231.

42. Il reprend ainsi à son compte la théorie de Rulhière datant du XVIII^e siècle : la Moscovie serait issue des dix tribus juives amenées par Salmanazar et qui se seraient mélangées aux Touraniens.

43. E. Talbot, *L'Europe aux Européens*, op. cit., p. 40.

44. *Ibid*, p. 27.

tsarisme : pourquoi laisser en paix les « païens », bouddhistes et musulmans de l'empire et persécuter les catholiques, si ce n'est parce que, fondamentalement, les Russes ne sont pas chrétiens ? Leur absence d'individualité leur aurait également fait développer un fort sens de l'imitation et de l'appropriation : si les seuls États touraniens politiquement indépendants sont la Russie et l'Empire ottoman, c'est parce que la première a adopté une langue aryenne et le second une religion sémitique. Les Touraniens se révéleraient enfin très ouverts aux idées du communisme et de l'autocratie, paradoxalement associées. « Toutes les manifestations de la vie sociale et politique des Moscovites reposent sur l'autocratie patriarcale, le communisme et les aspirations nomades, [...] précisément l'opposé des manifestations du caractère arya-européen »⁴⁵.

Si les Touraniens sont « naturellement » inférieurs aux Aryens, ils disposent cependant d'une mission spécifique, celle de se faire les intermédiaires entre l'Europe et le monde jaune, d'aider ce dernier à s'élever « vers les types supérieurs de l'humanité »⁴⁶. Pourtant, au lieu de porter l'esprit européen vers l'Asie, la Russie a voulu porter l'esprit touranien vers l'Europe : de disciple, elle a voulu devenir initiatrice. Elle s'est pensée empire en Asie et nation en Europe et a refusé de reconnaître l'identité touranienne qui s'impose à elle : comme les Français seraient restés gaulois malgré la domination franque et la perte de la langue celtique, la Russie resterait touranienne malgré le pouvoir varègue et l'adoption d'une langue aryenne.

Le discours de la mouvance de Duchinski est d'autant plus humiliant pour les intellectuels russes qu'il est nettement « à géométrie variable ». Ainsi, les Finnois, Estoniens et Hongrois, bien que dits d'origine touranienne et parlant encore une langue finno-ougrienne, sont considérés comme des membres à part entière du monde aryen : leur passage au catholicisme ou au protestantisme ainsi que leurs caractéristiques historiques européennes comme la féodalité leur auraient donné la possibilité de transcender les principes raciaux. Duchinski annonce même clairement sa préférence pour les Ottomans au détriment des Russes⁴⁷. Ceux-ci se retrouvent donc au plus bas de l'échelle raciale humaine et le même schéma que celui de l'antisémitisme leur est appliqué : mieux vaut, selon Duchinski, un Juif particulariste que celui revendiquant son assimilation, mieux vaut assumer sa touranité comme le feraient les Ottomans que de se mettre à l'école de l'Europe, comme l'a voulu Pierre le Grand.

Les intellectuels russes slavophiles restent particulièrement sensibles à l'accusation de touranisme venue d'Occident, car elle semble pour eux le strict contraire de la réalité historique que fut le joug mongol : l'histoire russe est précisément celle de

45. Ch. de Steinbach, *Mémoire sur les formules à introduire dans l'histoire des peuples parlant les langues slaves*, Paris, Société d'ethnographie, 1868, p. 76.

46. H. Martin, *La Russie et l'Europe*, op. cit., p. 105.

47. Les Ottomans seraient plus ouverts aux Occidentaux que les Russes, ils n'ont pas institué le servage des paysans chrétiens, ont le sens de la propriété privée et le respect du droit, la liberté de s'instruire à l'étranger et de se mouvoir, n'ont pas eu autant de tyrans leur imposant de haïr leurs origines, ont une bourgeoisie et le sens de l'urbanité, etc. Voir F. H. Duchinski, *Peuples aryas et tourans...*, op. cit., p. 110-111.

la lutte contre le Touran. Lamanskij consacre ainsi une part non négligeable de sa réflexion aux inégalités de traitement dont sont victimes les Russes dans le discours occidental. Pourquoi les Finnois et les Hongrois seraient-ils devenus « aryens de cœur », selon la formule de Henri Martin, et non les Russes ? Pourquoi l'empire serait-il synonyme de touranisation pour la Russie alors que les Américains et les Espagnols sont, eux aussi, métissés avec des peuples non aryens et n'en restent pas moins considérés comme des Européens ? La Russie ne peut, selon lui, être accusée de touranisme puisqu'elle a en réalité plus aryanisé ses allogènes (en les russifiant et les christianisant) qu'elle ne s'est elle-même touranisée.

Le discours historique sur le monde antique reste au cœur des critiques russes. Dès les années 1850, Homjakov a conscience du fait que l'appartenance raciale des Russes se joue sur l'interprétation du passé : « en même temps qu'ils [les Occidentaux] présentent les Slaves comme la plus nombreuse de toutes les familles indo-germaniques, ils leur retirent tous leurs ancêtres afin qu'ils présentent la forme inepte d'un énorme arbre sans racines »⁴⁸. Dans leurs recherches sur les peuples originels de l'Europe, aucune place ne serait accordée par les savants germaniques aux Vénètes, pourtant cités par tous les auteurs classiques. Ils nieraient également aux Slaves leur héritage illyrien et scythe et leur proximité linguistique avec le sanscrit. Cette analyse sera reprise par les successeurs slavophiles de Homjakov dans la seconde moitié du siècle, par exemple par l'auteur de nombreux manuels d'histoire de l'empire, Dmitrij I. Ilovajskij (1832-1920). Il note, lui aussi, très justement que c'est « l'opinion allemande sur le touranisme (*turanstvo*) des Huns [qui] a servi de point de départ à la théorie antislave »⁴⁹.

La légitimation par l'histoire : les enjeux polonais et ukrainiens

Ouvertement polonophile et ukrainophile, la mouvance française des années 1860 développe un discours historique et politique en faveur d'un « autre monde slave », une spécificité que les savants allemands n'ont que très peu connue. Tous les auteurs français proches de Duchinski et de Martin s'inspirent en effet directement des discours historiques polonais, comme par exemple celui de Leonard Chodzko dans son *Histoire de la Pologne* (1839). Tous jouent ainsi de l'argument malléable de la « frontière naturelle » entre Europe et Asie qui passerait au niveau du Dniepr et non de l'Oural : depuis Hérodote et Strabon, la frontière orientale de l'Europe diviserait les Sarmates sédentaires et aryens, futurs Polonais, des Scythes nomades et touraniens, futurs Russes.

Seule la Pologne, gloire de l'Europe libérale empêchant le déferlement barbare, permettrait d'ouvrir les yeux sur la vraie nature de la Russie car toute l'histoire

48. A. S. Homjakov, *Zapiski o vseмирnoj istorii* (Notes sur l'histoire universelle), Moscou, 1882, t. 1, p. 55. Des propos semblables se retrouvent dans le tome 2.

49. D. I. Ilovajskij, *Razyskanija o načale Rusi* (Recherches sur l'origine de la Russie), Moscou, 1882, p. 507.

polonaise se résumerait à une lutte de principe contre le monde touranien, périodiquement incarné par les Mongols, les Ottomans puis les Russes. « Il y a là tous les signes d'une race étrangère à l'Europe, d'une race qui n'est pas la nôtre, et qui a ses traditions chez les fléaux de Dieu, chez les compagnons d'Attila, de Gengis et de Tamerlan »⁵⁰. Bien que sensible aux revendications autonomistes ukrainiennes, la mouvance française de Martin fait de la Pologne le *primus inter pares* des frères slaves : seule la *Rzeczpospolita* des ^{xv}^e-^{xvi}^e siècles aurait su réunir les intérêts des Piast mais aussi ceux des Riourikides. Ainsi, la « Pologne historique comprend la grande majorité de la famille slave »⁵¹ puisqu'elle compte, avant le premier partage de 1771, plus de Slaves que l'Autriche ou l'Empire ottoman. Un peu en marge de ses collègues, Casimir Delamarre est l'un des seuls à s'être fait le représentant de la volonté de reconnaissance internationale des intellectuels ukrainiens de l'époque : pour lui, les « vrais » Russes sont les Ruthènes plus que les Polonais.

L'un des principaux buts de cette mouvance est en effet de renommer les Russes : ces derniers sont des Touraniens dont le nom historique réel devrait être « Moscovites ». L'usurpation du terme de Russie par les Romanov n'est qu'une justification posthume de leur domination sur les autres Slaves des marges occidentales et de leur volonté d'en extirper l'élément polonais, culturellement et socialement dominant. Fort de cette analyse historique, Viquesnel tente de sérier les différents emplois du terme de Russie afin de bien les différencier : la première Russie est aryenne ou normande (Ros-Lagen en Suède et Novgorod), la seconde est slave (Kiev), la troisième est finnoise (deuxième moitié du ^{xii}^e siècle), la quatrième est touranienne (depuis le ^{xvi}^e siècle), la cinquième Russie est l'empire actuel, symbole de la domination « des Tourans du Kiptchak sur les peuples aryas de la deuxième Russie, de la Pologne, de la Lituanie, de la Bessarabie »⁵².

Outre un discours nettement politique en faveur des marges occidentales de l'empire tsariste, Duchinski et ses disciples développent différents types d'argumentation historique afin d'exclure la Russie du monde européen. Le nœud de la question russe se trouverait dans l'histoire ancienne : pour démontrer le touranisme de la Russie contemporaine, il suffirait de révéler l'existence dans le passé d'une autre Russie, celle de la république de Novgorod et/ou celle de la Ruthénie-Galicie. Le courant se dispute cependant sur cette double référence : pour certains comme Steinbach ou Talbot, seul Novgorod incarne l'avancée extrême du monde slave, tandis que Kiev serait déjà en partie en pays touranien ; pour la majorité des auteurs, la réelle russité historique reste celle de l'Ukraine. Le duché de Lituanie, seul héritier légitime de la domination riourikide, marquerait alors la limite orientale des Aryens. À sa frontière orientale régneraient des nomades touraniens et finnois qui se seraient refusé à adopter une langue slave et seraient restés païens au moins jusqu'au ^{xiii}^e siècle. Moscou aurait donc été fondée en pleine terre toura-

50. H. Martin, *Pologne et Moscovie*, op. cit., p. 44.

51. F. H. Duchinski, *Peuples aryâs et tourans...*, op. cit., p. 40.

52. A. Viquesnel, *Coup d'œil sur quelques points de l'histoire générale des peuples slaves et de leurs voisins, les Turcs et les Finnois*, Lyon, 1865, p. 37.

nienne et le terme même de Moskova signifierait « lieu de séjour de la Horde d'Or »⁵³. Culturellement coupés de l'Europe, les Moscovites auraient développé des liens étroits avec le monde asiatique puisqu'ils auraient participé à la formation des khanats sibériens et centrasiatiques et seraient proches de la Chine par le biais gengiskhanide. Duchinski et Steinbach affirment même que « cette Moscovie représente géographiquement la reconstitution de l'empire du Kiptchak, les czars sont les successeurs des Djengiskhanides »⁵⁴.

Même une fois devenue empire, la Russie ne peut, selon Talbot, se départir de ses caractéristiques touraniennes : les critiques politiques et culturelles de la Russie contemporaine accompagnent alors tout jugement historique. Les Russes n'auraient ainsi ni noblesse ni dynastie nationale, le tsar serait un sultan abusant de son pouvoir absolu et despotique sur une noblesse de cour qui ne serait en réalité qu'une esclave de catégorie supérieure. Quant au peuple russe, plus proche de la horde armée que de la paysannerie, il serait satisfait de sa situation serve puisque les moujiks n'auraient rien changé à leur mode de vie depuis un millénaire. Le touranisme de « cette immense misère qu'on nomme la Russie »⁵⁵ se révélerait également dans son infériorité pour les choses de l'esprit et n'aurait d'autre littérature que celle de Pouchkine, qui n'est pas un Russe mais un « mulâtre »⁵⁶.

Déjà agressif historiquement, le discours français tourne également autour de l'idée d'un complot fomenté par une Russie-Moscovie machiavélique : cette dernière se serait consciemment inventé une identité slave afin de s'avancer en Europe sur les terres polonaises et balkaniques. Le titre de tsar de *toutes* les Russies sous-entendrait, en effet, nettement l'existence de plusieurs Russies et la tentative d'usurpation, par les Romanov, des prétentions dynastiques des anciens Riourikides sur les espaces slaves occidentaux. Cette théorie serait prouvée par l'existence de documents russes reconnaissant l'artificialité de l'identité du pays. Ainsi, selon Duchinski, Catherine II aurait vite compris l'intérêt de l'argument slave pour la politique étrangère du pays et aurait publié un oukase annonçant que les Moscovites étaient devenus des Européens et qu'ils devaient dorénavant être appelés Slaves et non plus Finnois⁵⁷. La majorité des Encyclopédistes français aurait soutenu une telle falsification de l'histoire, et même l'historien officiel Karamzin aurait reconnu cette usurpation.

Là encore, la réponse russe ne se fait pas attendre. Comme ses collègues, l'historien officiel Pogodin, contemporain de ces débats français, insiste avant tout sur leur origine polonaise et condamne les savants occidentaux qui répètent naïvement de tels propos sur l'inexistence de la Russie. « Les Polonais pensent [...] nous retirer notre histoire, nous arracher la langue de la bouche, extraire le sang de nos

53. *Ibid.*, p. 31.

54. Ch. de Steinbach, *Mémoire sur les formules à introduire dans l'histoire des peuples parlant les langues slaves*, op. cit., p. 112.

55. E. Talbot, *L'Europe aux Européens*, op. cit., p. 287.

56. *Ibid.*, p. 199.

57. Argumentation avancée par F. H. Duchinski, *Peuples aryâs et tourans...*, op. cit., p. L.

veines pour y verser une mixture finnoise et tatare »⁵⁸. Pogodin récuse tout particulièrement l'argumentation linguistique des Français. Le fait que des toponymes comme Moscou, Muroma ou Suzdal' soient d'origine finnoise n'apprend rien sur la nationalité des Russes : les Français ne seraient-ils pas Français si le nom de Paris ne l'était pas ? Pogodin est soutenu dans ses réponses aux accusations françaises par Ševyrëv, qui avait rencontré Duchinski lors d'un séjour à Paris et s'était alors brouillé avec lui. Lui aussi dénonce « la mongolisation que l'on veut nous imposer [et qui n'est qu']un rêve creux d'historiens superficiels ou une calomnie de nos ennemis »⁵⁹. Pogodin profite de l'anniversaire du millénaire de l'arrivée de Cyrille et Méthode en Moravie, en 1862, pour réaffirmer l'évidence de l'aryanité russe et ce, au nom du christianisme : « Les Slaves sont pourtant blancs et chrétiens, ils sont d'anciens autochtones européens et appartiennent avec vous à la descendance de Japhet »⁶⁰. Il accuse par exemple V. de Mars d'avoir, dans un article, voulu « convaincre le public que les Grands-Russiens sont des métisses européens, des créoles, des mulâtres »⁶¹.

Lamanskij dénonce lui aussi dans sa thèse la tendance qui se fait jour en France à différencier les alliés slaves des « Moscovites » touraniens et cite tant Henri Martin, Édouard Talbot que Casimir Delamarre. Il insiste sur l'origine polonaise de cette définition de la Russie et sur ses nombreux sous-entendus politiques : comment la France peut-elle ne pas comprendre que le panslavisme est son allié contre une Allemagne qui prétend à l'exclusivité aryenne ? Une décennie plus tard, Dostoïevskij reprend l'ensemble des arguments jusqu'ici proposés et accentue la rancœur née du refus européen de reconnaître l'aryanité russe. Dans le *Journal d'un écrivain* de 1876, il attaque violemment, suite à la lecture d'un texte de Henri Martin, les représentations françaises d'une Russie encore dans la barbarie. Il dénonce l'Occident pour avoir préféré soutenir les Ottomans plutôt que les Russes lors de la guerre de Crimée car « les Turcs et les Sémites leur sont plus proches en esprit que nous, qui sommes Aryens »⁶². Même à la fin du siècle, la figure de Duchinski reste connue du public cultivé russe comme une référence russophobe. Le philosophe Vladimir S. Solov'ev (1853-1900) remarque ainsi, dans *Nacional'nyj vopros v Rossii* (*La question nationale en Russie*, 1890) que « beaucoup de penseurs occidentaux nous séparent — de manière plus ou moins tendancieuse — du monde de la culture européenne, nous définissent comme des barbares ou comme un peuple jamais appelé à

58. M. P. Pogodin, « Ispoved' francuzskomu žurnalistu » (Confession à un journaliste français), in *Sočinenija. Stat'i političeskie i pol'skij vopros, 1856-1867* (*Œuvres. Les articles politiques et la question polonaise, 1856-1867*), Moscou, Tip. F. B. Miller, 1876, t. 4, p. 413.

59. Cité in F. H. Duchinski, *Peuples aryâs et tourans...*, op. cit., p. XII.

60. M. P. Pogodin, *Okružnoe poslanie* (*Message des alentours*), 1862, cité par N. P. Barsukov, *Žizn' i trudy M. P. Pogodina*, op. cit., t. 19, 1905, p. 78.

61. V. de Mars, « La Pologne, ses anciennes provinces et ses véritables limites », *Revue des Deux Mondes*, juin 1863, p. 497-527. Pogodin publie sa réponse sous le titre de « Ispoved' francuzskomu žurnalistu » dans le *Russkij invalid* de D. A. Miljutin en juin 1863.

62. F. Dostoïevski, *Journal d'un écrivain, 1873-1881*, Paris, coll. La Pléiade, NRF, Gallimard, 1972, p. 1459.

atteindre une haute culture et ce, au nom de caractéristiques raciales (c'est la célèbre et absurde théorie de Duchinski sur notre touranisme) »⁶³. Pour tous, malgré l'absence, en Russie, d'une tradition à l'occidentale de la propriété privée, le christianisme, le passé normand et la langue slave sont là pour affirmer l'eupéanité des Russes.

Des arguments à double tranchant ? La réappropriation ambiguë du touranisme en Russie

Les oppositions discursives que nous avons montrées ici entre les accusations occidentales et les réponses russes ne peuvent être étudiées sans prendre également en compte un processus bien moins visible, celui de la paradoxale réappropriation des arguments de chaque camp par son concurrent. On ne peut alors qu'être frappé par la permanence des référents, qu'ils soient considérés comme positifs ou négatifs, utilisés pour définir la Russie.

Ainsi, ces discours russophobes ne font que poursuivre les habituels clichés sur la Russie existant depuis le XVIII^e siècle (despotisme du pouvoir, sauvagerie du peuple) en les recouvrant d'une argumentation raciale : seule l'appartenance des Russes à la race touranienne peut, selon eux, expliquer les spécificités culturelles et politiques dont elle est accusée. La mouvance française a su synthétiser un ensemble d'arguments politiques, historiques et surtout racistes qu'elle a emprunté à plusieurs sources : aux propos allemands sur le même thème qui lui préexistent de plusieurs décennies, au discours russophobe des Polonais, et même à celui des intellectuels russes qui lui sont contemporains. Duchinski, Martin et leurs collègues ne cessent en effet de faire référence à Karamzin, Pogodin ou Ševyrëv : le premier n'a-t-il pas réhabilité le joug mongol dans l'histoire russe pour son apport à l'étatisme (*gosudarstvennost'*) et à l'autocratie russes, les seconds ne reconnaissent-ils pas, dans leurs travaux, l'importance de la population finnoise de Russie du Nord dans la naissance de la Moscovie ?

Ainsi, les Français n'hésitent pas à mésinterpréter le sens des arguments historiques mis en avant par les Russes avec une mauvaise foi certaine : au nom de quoi les Ottomans seraient-ils de meilleurs Touraniens que les Russes et pourquoi seuls les Hongrois et les Finnois auraient-ils réussi leur assimilation au monde aryen ? Comment rejeter le discours craniologique de la science allemande tout en avançant la suprématie de l'argument racial et en niant l'appartenance linguistique des Russes au monde slave et celle, religieuse, au christianisme ? S'ils ont consciemment réinterprété le discours de leurs collègues russes, ces derniers, à la fin du siècle, retourneront, eux aussi, l'argumentation occidentale à leur avantage. Nombre des arguments présentés par les savants occidentaux à l'encontre du monde

63. V. S. Solov'ev, « Nemeckij podlinnik i russkij spisok » (L'original allemand et la copie russe), *Nacional'nyj vopros v Rossii*, 1890, republié dans *Sobranie sočinenij* (Œuvres), Saint-Petersbourg, 1905, t. 5, p. 314.

slave — féminisme, passivité, paysannerie, absence de traditions guerrières, etc. — apportent en effet de l'eau au moulin slavophile dès les années 1840, une fois cependant opérée l'inversion de leur signification par les intellectuels russes : la prétendue nature soumise et esclave des Slaves peut par exemple être appréhendée comme la preuve historique du démocratism « naturel » des structures paysannes slaves, un des leitmotivs du slavophilisme. L'accusation d'être les descendants des Scythes peut également être renversée : l'obsession scythe des slavophiles n'est que la réponse aux accusations allemandes et françaises de touranisme. Que la Scythie soit aryenne, selon les Russes, ou touranienne, selon certains Occidentaux, elle n'en reste pas moins la référence généalogique première pour qualifier l'empire.

Dans sa volonté de discréditer la Russie en tant qu'État non européen, Auguste Viquesnel cherche à prouver par la géographie la division naturelle du vieux continent : la Moscovie s'opposerait à l'Europe tant par son hydrographie, son climat, son exploitation du sol que par son anthropologie. Alors que la seconde est diversifiée, montagnaise et provincialisée, la première est uniforme, steppique et tend vers l'unité⁶⁴. Ce discours réapparaîtra à plusieurs reprises en Russie, mais, là encore, retourné en faveur des Russes. Ainsi, dans *Tri mira azijsko-evropejskogo materika* (*Les trois mondes du continent asio-européen*), paru dans le *Slavjanskij sbornik* de 1892, Lamanskij annonce la première vision de la Russie comme Eur-Asie. Il invite à une relecture de l'espace niant la division entre continents européen et asiatique au niveau de l'Oural et veut donner des caractéristiques géographiques spécifiques au « troisième continent » russe : peu de rives et beaucoup de continent, pas d'esprit péninsulaire, une plaine centrale entourée aux extrémités de montagnes, tous les types de climats extrêmes, sauf le tropical, etc.⁶⁵ Le « troisième continent » se définit donc par sa continentalité, son aspect massif, indivisible, sa continuité, son unité. Cette même justification par la géographie de la spécificité russe se retrouvera, dans une ampleur théorique jusqu'alors inégalée, au sein du mouvement eurasiste des années 1920 au travers des travaux du géographe Petr N. Savickij (1895-1968), précisément centrés sur le même type d'argumentation⁶⁶.

La volonté d'être différent de l'Europe occidentale joue en effet en faveur d'une certaine identification à l'Asie. Dès les premiers penseurs de la spécificité nationale comme Homjakov, l'Asie s'avère un élément de définition de soi imposé par l'Occident. Ce seraient en effet les erreurs et incompréhensions de l'Europe, accusant les Slaves d'être des Orientaux et les invitant à se détourner de la scène occidentale pour le monde asiatique, qui obligerait les Russes à prendre un regard « bridé », selon la poétique formule qu'Aleksandr Blok développera au début du xx^e siècle dans son célèbre poème, *Les Scythes*. Ainsi, face au mal qu'apporte-

64. A. Viquesnel, *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Europe*, Paris, 1868, p. 207-303 (Mémoires de la Société géologique de France, n° 6).

65. Sur cette réflexion, voir M. Laruelle, « Existe-t-il des précurseurs au mouvement eurasiste ? L'obsession russe pour l'Asie à la fin du xix^e siècle », *Revue des Études slaves*, 75, 3-4, 2004.

66. Voir M. Laruelle, *L'idéologie eurasiste russe ou comment penser l'empire*, préf. de Patrick Sériot, Paris, L'Harmattan, 1999, 423 p.

raient les « Romano-germaniques » aux Slaves qui leur sont soumis, les dominations successives de « Touraniens » (Huns, Khazars, Magyars, Mongols et Ottomans) sont jugées bien moins nocives. Même les plus connus des panslavistes comme Danilevskij revendiquent leur préférence pour l'Asie au détriment du monde « romano-germanique », pour l'islam ou le bouddhisme contre le catholicisme, pour les peuples turciques contre les Latins.

Dans les polémiques qui l'opposent aux Occidentaux, même Lamanskij, pourtant virulent, est prêt à endosser l'image d'altérité absolue qui est attribuée aux Touraniens plutôt que de s'affirmer identique, mais de moindre valeur. Dès les années 1870, il est donc possible en Russie d'affirmer que, si les Slaves ne peuvent se voir reconnaître par l'Occident que le statut d'Aryens métissés, autant se déclarer Touraniens. Ainsi, « tant qu'ils [les Allemands] ne se comporteront pas avec les Slaves comme avec leurs égaux, mieux vaut qu'ils soient considérés comme des Grands-Russes touraniens »⁶⁷. Le choix du touranisme dessine alors une identité russe blessée par le refus européen de la considérer comme égale. Ce choix touranien ou asiatique ne peut que se révéler équivoque puisqu'il sous-entend que l'identité profonde des Russes, appelée à réapparaître, reste celle de l'euroanéité.

Casimir Delamarre ou Henri Martin ont bien perçu, sans évidemment en imaginer le développement, le double jeu identitaire à venir : « Quand la Russie parle à l'Europe, elle se dit slave et européenne et son souverain s'appelle l'Empereur de Russie, lorsqu'elle s'adresse à l'Asie, elle se dit touranienne, c'est-à-dire tartare et asiatique, et son autocrate devient le tzar blanc »⁶⁸ ; « la Moscovie est une espèce de monstre double, empire pan-touranien pour les tribus d'Asie, panslaviste et pan-gréco-slave pour l'Occident »⁶⁹. Une fois encore, de tels discours se retrouveront en Russie, tout d'abord chez les partisans dudit « tzar blanc » puis dans l'eurasisme. Des figures publiques de la fin du siècle comme l'explorateur de l'Asie centrale et du Tibet Nikolaj M. Prževal'skij (1839-1888), le médecin bouriate Petr A. Badmaev (1851-1920), le moine bouddhiste Agvan L. Doržiev (1854-1938) et l'orientaliste le prince Esper E. Uhtomskij (1861-1921), ne cesseront en effet d'appeler le pouvoir russe à se détourner de l'Occident pour tenter l'aventure asiatique : en proposant une version politisée du mythe bouddhiste qui annonce la venue d'un sauveur par le Nord et en affirmant que celui-ci s'incarne en la personne du tsar russe, ils invitent leur pays à dominer l'ensemble du monde bouddhiste et les marges de la Chine (Tibet, Xinjiang, Mongolie, Mandchourie)⁷⁰.

L'appel en faveur d'une telle destinée asiatique sera bien évidemment poursuivi par les eurasistes, pour qui la Russie doit tout à la fois s'ouvrir sur ses possessions

67. V. I. Lamanskij, *Ob istoričeskom izučenii greko-slavjanskogo mira v Evrope*, op. cit., p. 316.

68. C. Delamarre, *Un peuple européen de quinze millions oublié devant l'histoire. Pétition au Sénat de l'Empire*, Paris, 1869, p. 4.

69. H. Martin, *La Russie et l'Europe*, op. cit., p. 79.

70. Sur ce sujet, voir M. Laruelle, « La recherche du berceau arien. Les savants russes de la fin du XIX^e siècle et l'Asie centrale », *Eurasian Studies* (Rome-Cambridge), 2, 2003, p. 207-236.

asiatiques et prendre la tête politique d'une coalition mondiale des peuples dominés contre l'Occident. Jusqu'aux néo-eurasistes des années 1990, l'idée d'une Russie à double visage, européen et asiatique, reste vivante. Citons ainsi, à titre d'exemple, Aleksandr S. Panarin, principal théoricien néo-eurasiste, qui semble ne faire que reformuler, en des termes plus contemporains, la formule des russophobes occidentaux sur le double visage de la Russie :

La stratégie socio-culturelle de la Russie est double : un « visage eurasien » pour l'Occident, « atlantique » pour l'Orient intérieur. [...]. La Russie peut réaliser ses buts stratégiques seulement à l'aide de ce paradoxe géopolitique. Dans ses relations avec l'Occident, elle doit maintenir une politique eurasienne, soulignant sa particularité de civilisation [...] [alors que] dans ses relations avec l'étranger proche, la Russie apparaît plus que tout dans le rôle d'une culture donatrice. Il s'agit donc d'une stratégie atlantiste dans un espace ouvert uni à l'échelle de la CEI.⁷¹

La Russie aurait ainsi une mission civilisatrice en Orient légitimant son empire tout en refusant à l'Occident le droit à un tel discours universaliste.

Conclusion

Les savants français et allemands jouant de leur russophobie politique sur un mode scientifique révèlent l'importance des interrogations raciales dans l'Occident de la seconde moitié du XIX^e siècle : l'argument du métissage des Russes avec les populations finno-turques du vieux continent permet de justifier, sur un mode pensé comme scientifique, ce qui est en réalité une condamnation politique de l'empire russe, de son autocratie et de sa russification des marges occidentales. Pour la mouvance française de Duchinski et Martin, le non-autochtonisme territorial et racial des Russes les prédestinerait à être exclus du monde européen alors que les autres Slaves, alliés de la république, y seraient les bienvenus. La modernité du raisonnement racial se conjugue ainsi au classicisme antiquisant des références historiques. Au-delà de cette argumentation touranienne est en jeu la question de la légitimité territoriale de la Russie, une légitimité bien souvent remise en cause dans les marges occidentales de l'empire.

Matrice peu connue du discours sur la Russie au XIX^e siècle, le concept de Touran révèle de nombreux enjeux identitaires et politiques sous-jacents. Il annonce la concurrence entre deux généalogies possibles du territoire russe, finno-turque ou scytho-russe. La Russie n'est cependant pas uniquement un objet de l'orientalisme occidental : elle produit, elle aussi, son propre orientalisme. Dans les problématiques tourano-aryennes évoquées ici, les intellectuels russes se sont trouvés à la fois objets et producteurs d'un discours réificateur, se pensant à la fois

71. A. S. Panarin, B. B. Il'in, dirs., *Rossija : opyt nacional'no-gosudarstvennoj ideologii (La Russie : essai d'idéologie nationale-étatique)*, Moscou, MGU, 1994, p. 198.

comme « colonisés » par l'Occident et comme citoyens d'une puissance colonisatrice. Les penseurs slavophiles du XIX^e siècle n'ont cessé, en effet, de se définir dans, par et pour le regard occidental.

Cet exemple d'échanges intellectuels entre Allemagne, France et Russie montre l'importance d'une ouverture sur la Russie pour une histoire des courants politiques et intellectuels de l'Occident qui ignore trop souvent l'Europe de l'Est : l'intérêt de cet espace ne se limite pas à un petit cercle d'initiés spécialistes d'une « aire de civilisation », mais touche une grande partie des réflexions sur l'histoire de la pensée européenne. Ce qui apparaît trop souvent comme un débat scientifique interne à une seule communauté scientifique se révèle en fait inscrit dans un ensemble plus vaste de polémiques transnationales sur les frontières orientales de l'Europe, une question d'actualité aujourd'hui encore.

On ne peut que relever l'incroyable parallélisme des arguments des russophobes occidentaux avec ceux du scythisme russe puis de l'eurasisme et du nationalisme russe contemporain : les éléments géographiques mentionnés (plaine, continentalité, caractère massif et unifié) et les évocations historiques avancées (passé scythe du pays, métissage avec les peuples finnois et turciques, influence historique du joug mongol, etc.) sont strictement les mêmes, seule leur valeur identitaire est inversée, passant de négative à positive. Quel que soit le jugement porté sur la Russie et sur son degré d'européanité, les mêmes référents culturalistes sur son identité restent en jeu. Seul le comparatisme permet alors de déconstruire l'ensemble de ces cosmogonies nationales et de faire apparaître au grand jour le caractère rhétorique de l'identité et ses mécanismes de construction « à géométrie variable ».

Centre d'études du monde russe, soviétique et post-soviétique

EHESS

54, boulevard Raspail

75006 Paris

marlenelaruelle@yahoo.com